

Avant-propos

Thierry HERMAN

Université de Neuchâtel, Université de Lausanne, Università della Svizzera Italiana

Lorsque l'on ouvre le Traité de l'argumentation de Ch. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca (1958), on découvre dans le premier chapitre une distinction entre la démonstration et l'argumentation; si l'on exagère le trait, il s'agit d'une distinction entre le domaine apodictique de la science et celui probabiliste de la communication à un auditoire. *A priori* donc, la rhétorique scientifique pourrait être considérée comme un oxymore (Ornatowski 2007).

Mais Perelman dénonce vite "l'illusion" selon laquelle les faits parlent par eux-mêmes (1958: §3). Certes, cette attaque contre une logique à l'écart des affaires humaines, inadaptée dans le champ de l'argumentation privilégié par le philosophe belge, le droit, n'implique pas pour autant de suggérer que la science est plus une affaire d'argumentation que de démonstration. Il n'en reste pas moins que Perelman évoque explicitement les "communications et mémoires scientifiques" (ibid.) comme des victimes d'une telle illusion rationaliste et donc inadaptés à une forme de communication humaine. Or, parmi les chercheurs actuels s'intéressant à l'écrit de recherche (Rinck: 2010; Tutin & Grossmann: 2013 par exemple), il existe un consensus pour évoquer une forme de rhétoricité de l'écrit scientifique ou académique. Ce numéro de *Tranel* souscrit à cette perspective.

Plusieurs études se réclament de la rhétorique à l'instar de Latour et Fabbri (1977), Prelli (1989a), Gross (1990, 2006), Harris et al. (1997) ou Fahnestock (1999). Certains utilisent des catégories issues de la rhétorique antique: l'ethos pour Prelli (1989b) ou l'épidictique pour Sullivan (1993). En toile de fond figure un débat entre les partisans de la rhétorique comme accompagnatrice plus ou moins perverse de la science "pure" et les tenants d'une perspective constructiviste pour qui la rhétorique fait science (cf. Rinck 2010 et Gross 2006 sur ce point). Quelle que soit l'approche, finalement, la rhétoricité de l'écrit scientifique reste postulée.

Mais cette rhétoricité défendue ne va pas sans problème. Un problème de définition déjà: qu'entend-on par rhétorique lorsque l'on convoque cette discipline dans le champ de l'écrit scientifique? Le plus souvent, il s'agit de souligner une énonciation située, en rapport avec un "auditoire" de lecteurs et dans laquelle l'auteur-e développe et prend en charge une argumentation. Mais le lien avec la rhétorique antique, en particulier dans le monde anglo-saxon, est relativement lâche. La question de la persuasion, par exemple, ne paraît guère définitoire dans ce que les Américains entendent par rhétorique. Un spécialiste

de l'écrit scientifique, Charles Bazerman, définit par exemple ainsi cette discipline: "The study of how people use language and other symbols to realize human goals and carry out human activities [...] ultimately a practical study offering people great control over their symbolic activity" (1988: 6). Cette perspective est tellement large que l'intention de ce numéro était au contraire de resserrer les liens avec la rhétorique antique et d'en interroger la pertinence.

Un problème d'application ensuite. Comment observe-t-on la rhétorique dans les textes académiques? Les spécialistes de linguistique, voire de linguistique textuelle, ont la plupart du temps l'univers rhétorique à leur marge; à l'inverse, les spécialistes de rhétorique antique ne s'intéressent guère à un domaine sur lequel les recherches sont par ailleurs récentes. Et les travaux en rhétorique de la science sont rarement consacrés, à ma connaissance, à des analyses détaillées de corpus. Pour certains, comme Gaonkar (1993), la rhétorique n'est même pas le paradigme utile pour l'écrit scientifique pour trois raisons: elle s'occupe de la production de textes et non de leur analyse/interprétation, elle vise à persuader un auditoire passif, ce qui n'est pas applicable à la communication scientifique, et son appareil théorique est relativement léger et pas assez bien défini. En de telles conditions, il est difficile de favoriser le dialogue interdisciplinaire.

C'est avec cette problématique en toile de fond que j'ai organisé en mai 2015 une journée d'études portant sur l'écrit scientifique dans une perspective rhétorique. La plupart des contributions de ce numéro de *Tranel* sont issues de cette journée (à l'exception de J. Wagemans). La volonté était de faire réfléchir les personnes invitées sur le lien entre rhétorique et écriture scientifique, qui me semble à la fois assez étroit et pas encore assez exploité.

Les contributions reçues illustrent un autre problème, qui est en même temps une grande source d'inspiration. La rhétorique, parce qu'elle touche pratiquement toute forme de communication argumentée, s'offre à la diversité. Je ne suis pas certain que ce numéro de *Tranel* puisse permettre de considérer l'éclairage rhétorique comme une évidence pour quiconque s'intéresse à l'écrit scientifique. Certaines contributions l'illustrent pleinement, d'autres restent assez prudentes. L'enjeu de cette introduction est donc de relever la dimension rhétorique des articles livrés.

Les contributions de ce numéro

Pour Victor Ferry, c'est une évidence. Abordant une problématique qui met en relief un problème lié à l'écriture de la science en contexte, Ferry se demande comment écrire l'histoire sur un sujet sensible, par exemple l'histoire de la traite des Noirs. Illustrant ce conflit entre histoire et mémoire, entre faits scientifiques et rapport à l'auditoire par la controverse autour de l'historien Olivier Pétré-Grenouilleau, Ferry relève l'importance de la situation rhétorique, selon le terme forgé par Bitzer (1968), relative à l'importance des faits historiques et de l'*ethos*

de l'historien. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, l'adaptabilité est parfois préférable à la rigueur. Mais comment alors continuer à écrire l'histoire si elle ne peut plus être dite en certains contextes? Ferry opte pour une voie originale en relevant que les exercices de rhétorique antique, les *progymnasmata*, offrent une solution critique de réécriture pour argumenter en situation difficile. Les exemples convaincants qu'il fournit montrent l'enjeu de la prise en compte de rapports rhétoriques dans le monde scientifique.

Agnès Tutin pour sa part évoque un aspect que l'on pourrait penser exclu de l'écrit scientifique: la question de l'émotion, à travers la mention de la surprise. On pourrait penser au pathos de la rhétorique, si ce n'est que le pathos désigne plutôt l'émotion éprouvée par l'auditoire – ce qui est difficile à imaginer dans le cas présent. Mais Tutin montre, sans le dire, que c'est en fait plutôt une question d'ethos scientifique. Or, cet ethos est moins celui du chercheur – il est rarement l'expérimenteur de l'émotion de surprise – que celui du scripteur. On peut en effet penser que l'une des fonctions de la surprise, parmi celles que Tutin imagine en fin d'article, est de dynamiser l'écrit, d'impliquer le lecteur dans une démarche, de créer des effets de connivence. En ce qui concerne l'ethos du chercheur en revanche, manifester sa surprise propre serait sans doute prêter le flanc à une critique en ne répondant pas au stéréotype du chercheur censé maîtriser ou contrôler une situation pour laquelle il ou elle s'est spécialisé(e). De fait, Tutin montre que cette surprise n'est pas si surprenante et qu'elle est souvent accompagnée d'atténuateurs. En bref, l'analyse du corpus *Scientext* qu'elle pratique révèle que la surprise est souvent une mise en scène rhétorique.

Dans une perspective similaire, Francis Grossmann utilise le même corpus *Scientext* pour l'examen sémasiologique du concept d'évidence dans les écrits scientifiques. Découvrant des phraséologies routinières évoquant l'évidence, Grossmann entre par la porte de la linguistique de corpus au cœur d'une problématique éminemment rhétorique. Le pouvoir de persuasion de ce qui paraît évident, l'*enargeia* de la rhétorique antique, est certain, mais il est censé alerter les scientifiques. L'exercice critique de la raison devrait en effet permettre de résister aux évidences admises, à la doxa instituée. Un écrit scientifique, au fond, s'inscrit en décalage par rapport à l'évidence retenue jusque-là, pour la nuancer, la compléter ou la remettre en question. Sur le plan du logos, on peut imaginer que l'auteur scientifique vise avant tout à dénoncer les évidences paresseuses pour contre-argumenter; or, cela n'est pas sans conséquence sur le plan de l'ethos du chercheur-scripteur qui pourra imposer une nouvelle évidence, voire la souligner. Grossmann, à travers une série de tournures phraséologiques, souligne les orientations argumentatives ambivalentes de cette question d'évidence. Mais il est sûr que, rejetée ou admise, l'évidence est un appui argumentatif à partir duquel se construit une argumentation.

Victoria Béguelin et Thérèse Jeanneret évoquent pour leur part un dispositif mis en place à l'Université de Lausanne pour évaluer des travaux écrits. Au centre de ce dispositif, on trouve la question des genres de discours. Alors que le

parallèle avec les genres de la rhétorique serait bien audacieux, la question des genres demeure rhétorique en ce sens que les genres offrent des moules routiniers créant des horizons d'attente avec lesquels l'étudiant-e va devoir composer dans un exercice d'adaptation à un auditoire. Les attentes rhétoriques décrites par les auteures, exprimées sous la forme de descripteurs qui définissent un cadre et impliquent des conséquences sur le plan de la textualisation ont en outre à voir avec une forme de pédagogie rhétorique. Le dispositif mis en place à Lausanne fait en effet étrangement écho à une dimension très importante en rhétorique qui est celle de la formation des orateurs – il suffit de lire l'Institution oratoire de Quintilien pour voir que l'élève est au cœur de la démarche. Les fameux exercices préparatoires de rhétorique des *progymnasmata* sont aussi liés à des genres de discours: la fable, le récit, la confirmation, la thèse, l'éthopée, etc. forment une liste de genres renvoyant à des attentes rhétoriques que les élèves devaient assimiler et pratiquer.

Christian Plantin, en excellent spécialiste du domaine, revient sur la question centrale des types d'arguments, les fameux *topoi* rhétoriques au centre du processus d'argumentation, que ce soit en science (schèmes logiques) ou en rhétorique (schèmes quasi-logiques). Au-delà des problèmes que posent ces types d'argument – catalogues ou typologies foisonnantes, catégories peu stables – et malgré leur importance en théorie de l'argumentation, Plantin met le doigt sur une forme d'impensé, à savoir une nécessité méta-argumentative similaire à la démarche scientifique fondamentale de la catégorisation: celle de devoir justifier la catégorisation en question. Prenant en exemple le *topos* des contraires, et l'illustrant avec une simple phrase typographique dont la construction n'est *a priori* pas argumentative, Plantin met en exergue l'exigence pour l'analyste de ne pas se contenter de classer: reconnaître un *topos* ne dispense pas de l'étayer.

Jean Wagemans, dans une lignée argumentative plus normative qui est celle de l'école amstellodamoise de la pragma-dialectique n'adopte pas le cadre rhétorique, mais sa contribution demeure pertinente pour ce numéro dans la mesure où il porte son attention sur un mode de raisonnement central pour l'écrit scientifique: l'abduction. Or, parmi tous les types de raisonnement, cette démarche scientifique de trouver la meilleure hypothèse expliquant les faits est sans doute l'une des plus fragiles dans la mesure où la conclusion de l'argumentation est une question de vraisemblance. Du coup, faire admettre une conclusion de ce type exige de se soumettre à un certain nombre de normes implicites qui permettent d'assurer la solution proposée comme étant bel et bien la meilleure. La rhétorique scientifique visera alors à montrer les critères sollicités pour donner plus d'efficacité et donc de poids au raisonnement probabiliste. Ces critères s'appuient sur une liste assez fermée de valeurs attribuées au discours théorique. Prenant comme exemple la réfutation par Lavoisier de la théorie du phlogistique, Wagemans illustre non seulement les critères sur lesquels un raisonnement par l'abduction insiste, mais aussi la

dimension finalement rhétorique de persuasion à l'œuvre dans le rejet de la théorie phlogistique où la question du soubassement de l'argumentation par une hiérarchie de différentes valeurs est souvent fondamentale, quoiqu'implicite.

La dernière contribution est celle que je signe. Elle vise dans une perspective de linguistique textuelle et de rhétorique à considérer l'introduction de l'article de recherche comme étant construite sur une routine ordonnée, qui n'est pas totalement identique à celle mise en œuvre dans le texte de référence de John Swales (1990), laquelle illustre un processus appelé "Creating a research space". J'insiste pour ma part sur la place des éléments en œuvre dans l'introduction en mettant en évidence que le modèle rhétorique de l'introduction, comprenant entre autres l'exorde (*captatio benevolentiae*) et la *partitio* ou l'annonce du plan, est applicable à de nombreux articles scientifiques. Je tente de montrer la pertinence d'un modèle rhétorique pour l'enseignement de l'écrit scientifique et rends compte en particulier des caractéristiques de la *partitio*, cette annonce de plan que certaines disciplines proscrivent. Cette étude veut montrer, d'une certaine manière, à quel point la rhétorique antique continue de percoler dans les productions écrites à dominante argumentative que représente bien l'écrit scientifique.

Malgré la diversité des approches, ce numéro de *Tranel* permet à mes yeux d'illustrer d'une part l'intérêt de l'analyse du discours scientifique dans ses nombreuses mises en scène rhétoriques que ce soit au niveau macro-textuel – les genres, le contexte de l'auditoire sensible –, méso-textuel – l'introduction et les types de raisonnement mis en œuvre, ou micro-textuel – la gestion de la surprise ou de l'évidence.

BIBLIOGRAPHIE

- Bazerman, C. (1988): *Shaping written knowledge: the genre and activity of the experimental article in science*. Madison, London (the University of Wisconsin Press).
- Bitzer, L. F. (1968): *The Rhetorical Situation*. *Philosophy & Rhetoric*, 1(1), 1-14.
- Fahnestock, J. (1999): *Rhetorical Figures in Science*. Oxford University Press.
- Gaonkar, D. P. (1993): *The idea of rhetoric in the rhetoric of science*. *Southern Communication Journal*, 58(4), 258-295. <https://doi.org/10.1080/10417949309372909>
- Gross, A. G. (1990): *The Rhetoric of Science*. Harvard University Press.
- (2006): *Starring the Text: The Place of Rhetoric in Science Studies*. SIU Press.
- Harris, R. A. (éd.). (1997): *Landmark Essays on Rhetoric of Science Case Studies*. Mahwah N.J (Lawrence Erlbaum).
- Latour, B. & Fabbri, P. (1977): *La rhétorique de la science [pouvoir et devoir dans un article de science exacte]*. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 13(1), 81-95. <https://doi.org/10.3406/arss.1977.3496>
- Ornatowski, C. (2007): *Rhetoric of Science: Oxymoron or Tautology?*, *Writing Instructor*. Repéré à <http://files.eric.ed.gov/fulltext/EJ824640.pdf>.

- Perelman, C. & Olbrechts-Tyteca, L. (1958): *Traité de l'argumentation : la nouvelle rhétorique*. Paris (Presses univ. de France).
- Prelli, L. J. (1989a): *A Rhetoric of Science: Inventing Scientific Discourse*. University of South Carolina Press.
- (1989b): The rhetorical construction of scientific ethos. *Evolution*, 34(5), U980. *Evolution*, 34(5), 87-104.
- Rinck, F. (2010): L'analyse linguistique des enjeux de connaissance dans le discours scientifique. *Revue d'anthropologie des connaissances*, Vol 4,3(3), 427-450.
- Sullivan, D. L. (1993): The Epideictic Character of Rhetorical Criticism. *Rhetoric Review*, 11(2), 339-349.
- Swales, J. (1990): *Genre analysis: English in academic and research settings*. Cambridge University Press.
- Tutin, A. & Grossmann, F. (éds.): (2013). *L'écrit scientifique: du lexique au discours*. Rennes (Presses universitaires de Rennes).